

# LA REPRÉSENTATION DU BONHEUR AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE DANS *L'ART DE NUIRE* DE PIERRE HOUDION<sup>1</sup>

Anne COUDREUSE

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est à la mode dans la littérature française contemporaine. Si l'on s'en tient à la seule année 2013, pas encore achevée au moment de l'écriture de ces lignes, on peut relever pas moins de cinq titres, parus entre janvier et mai<sup>2</sup>, dont *L'Art de nuire* de Pierre Houdion, publié par les éditions Thierry Marchaisse qui le présentent de façon très stratégique sur la quatrième de couverture comme « une leçon de contre-harcèlement moral et de survie en société ». Il s'agit ainsi de rattacher à des thèmes et des problèmes contemporains, comme le très fameux « harcèlement moral », le roman vrai de l'amour contrarié d'une orpheline, M<sup>lle</sup> de Carvoisin, pour M. de Bombelles, qui n'est pas l'époux que lui ont choisi ses tuteurs, le marquis et la marquise d'Achy: ils voulaient en effet la marier au vicomte de l'Estang.

Ce rapprochement avec les préoccupations de notre présent vise à ne pas décourager le lecteur, et croise ses effets avec une allusion qui prouve une réelle connaissance du XVIII<sup>e</sup> siècle et de ses formules restées célèbres, comme pour garantir l'assise historique et culturelle de ce « premier roman », écrit par un auteur « plongé depuis vingt ans dans les archives du XVIII<sup>e</sup> siècle ». Le livre ne doit pas donner pour autant l'impression d'être le fruit poussiéreux et rebutant d'un rat de

---

1. P. Houdion, *L'Art de nuire*, Thierry Marchaisse, 2013.

2. A. Makine, *Une femme aimée*, Le Seuil, 2013. M. Alphant, *Ces choses-là*, POL, 2013.

L.-H. de La Rochefoucauld, *La Révolution française*, Gallimard, 2013. F.-H. Désérable, *Tu montreras ma tête au peuple*, Gallimard, 2013. Sur ce sujet voir Anne Coudreuse, *La Conscience du présent. Représentations des Lumières dans la littérature contemporaine*, Classiques Garnier, à paraître.

bibliothèque coupé du monde et de son actualité : les héros du roman sont ainsi présentés comme incarnant « simplement une idée du bonheur qui était encore trop neuve en Europe ». Cette formulation permet une double référence immédiatement repérable par la gent dix-huitièmiste : d'une part à la célèbre phrase de Saint-Just devant la Convention le 3 mars 1794 (« Le bonheur est une idée neuve en Europe ») ; d'autre part au titre du livre de Robert Mauzi qui fait autorité sur le sujet (*L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle*), publié initialement chez Armand Colin en 1960.

L'érudition et la parfaite connaissance du siècle des Lumières doivent fournir une prime de plaisir, comme « par dessus le marché » pour le dire comme Sartre, à une intrigue passionnante et haletante, dont le caractère romanesque est encore décuplé par les « remarques » finales de l'auteur qui prouvent qu'il s'agit en fait d'un roman vrai et retrouvent ainsi une veine très actuelle et très florissante de la littérature contemporaine, classée sous l'étiquette de « nonfiction novel » empruntée à Truman Capote, qui l'a expérimentée d'abord dans *De Sang froid*, et dont se réclame Emmanuel Carrère dans son dernier livre *Limonov*. Le romancier, après tous les plaisirs de lecture qu'il a donnés à son lecteur, le quitte en lui en donnant un dernier, et non des moindres, le goût de l'authentique, l'estampille « vraiment vécu » qui a fait les belles heures de l'autofiction quand elle dominait la scène littéraire française dans la première décennie de ce siècle :

Tous les personnages nommés, même une fois, ont existé et toutes leurs lettres ou notes citées sont authentiques, de même que les événements de la petite ou de la grande Histoire qui apparaissent en fond. Les documents utilisés sont conservés aux Archives nationales, sous la cote 300/A.P/I 57 (*archives privées de la Maison de France*). [...] Les renseignements relatifs à la famille de Carvoisin se retrouvent dans les *Mémoires* de Saint-Simon et dans le *Dictionnaire de la noblesse* (La Chesnaye-Desbois, 3<sup>e</sup> édition, 1862-1867)<sup>3</sup>.

Nous verrons comment s'articulent dans le roman et son intrigue les grandes oppositions qui permettent de penser le bonheur dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle, sans négliger les bonheurs de lecture et d'écriture d'un livre dont le plaisir du titre percutant est redoublé par les deux citations placées en épigraphe : la première, sur la calomnie, est empruntée au *Barbier de Séville* de Beaumarchais ; la seconde à Laclos, dont le pessimisme rejoint ici celui de La Rochefoucauld, y compris dans le caractère ramassé en forme d'aphorisme de la formulation : « La haine est toujours plus clairvoyante, plus ingénieuse que l'amitié<sup>4</sup> ». La référence à Laclos

3. P. Houdion, *L'Art de nuire*, op. cit., p. 133.

4. Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* [1782], Lettre CXIII, Catriona Seth (éd.), « La Pléiade », Gallimard, 2011, p. 310.

permet d'inscrire dans l'horizon d'attente du lecteur la dimension en partie épistolaire du roman, et de confirmer les promesses toxiques et raffinées du titre, tout à fait conformes à un certain esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans une société aussi hiérarchisée et régie par l'étiquette sociale que celle de l'Ancien Régime, une des grandes sources de bonheur se situe dans les alliances établies avec les grandes familles, dont on peut compter sur la protection et la générosité. Le bonheur réside avant tout, semble-t-il, dans ce que l'on pourrait appeler d'une formule à dessein redondante, la publicité de la vie publique. C'est ainsi que M<sup>lle</sup> de Gréaulme, une ancienne amie de couvent de l'héroïne, rencontre à l'abbaye de Montmartre où elle est pensionnaire, M<sup>lle</sup> de Penthivière, future duchesse de Chartres. Voici comment elle est présentée, avec un humour qui doit beaucoup à la lecture de Saint-Simon, par le narrateur. À l'abbaye de Montmartre s'est installée :

Toute la Maison de la petite M<sup>lle</sup> de Penthivière, princesse du sang, arrière-petite-fille du Grand Roi, mais par le Comte de Toulouse, ce qui changeait un peu la donne, à cause de la bâtardise de la naissance de celui-ci. Assez peu, à vrai dire, tant la plupart des filles du sang de France étaient ipso facto vouées au célibat, leur trop grande illustration ne pouvant tolérer de mésalliance. Toujours est-il que, dès cette installation, les voitures armoriées avaient cheminé plus nombreuses sur le coteau montmartrois<sup>5</sup>.

Devenir l'objet de la bienveillance d'un tel personnage de très haut rang représente autant un bonheur qu'une promesse de le voir se prolonger encore dans l'avenir, et de le partager avec ses plus proches amis :

M<sup>lle</sup> de Gréaulme prenait à témoin le Ciel et son amie Carvoisin du bonheur inespéré dont elle jouissait présentement, de compter ainsi parmi les entours d'une si auguste pensionnaire, qui lui permettrait peut-être, comme elle l'en assurait fréquemment, d'obtenir un jour une place dans sa Maison, sort si enviable qu'elle n'avait seulement jamais osé l'imaginer. Elle ajoutait, pleine d'une fierté candide, que sa très chère amie la comblerait tout à fait du plaisir de partager sa satisfaction, si elle venait la visiter à Montmartre, car elle pourrait sans doute alors lui faire rencontrer son Altesse. Cette lecture plongea donc M<sup>lle</sup> de Carvoisin dans un abyme de songes<sup>6</sup>.

Le lexique est ici tout à fait révélateur d'une certaine conception du « bonheur », mot qui figure dans cet extrait avec le « plaisir » et la « satisfaction » apportés par la proximité de ce haut personnage, mais qui pourrait bien n'être que des « songes », comme l'indique la fin du passage cité, jouant ainsi très tôt le rôle de prolepse discrète par rapport à la suite et à la fin du récit. La première rencontre a lieu dans un cadre champêtre qui semble issu d'un roman du XVIII<sup>e</sup> siècle et marque ce bonheur d'un sceau particulier. Même le jardin est un lieu codé, tout entier régi par les préséances et les arrangements improbables des impératifs sociaux :

5. P. Houdion, *op. cit.*, p. 21.

6. *Ibid.*, p. 16.

La promenade dans les grands jardins de l'abbaye, pleins de boulingrins, de broderies de fleurs et de buis taillés en boules et en pyramides, formait d'ailleurs le décor parfait pour une rencontre informelle et comme fortuite, car le duc de Penthièvre était entiché d'étiquette au dernier point, celle-ci interdisant absolument à toute personne, non présentée d'abord au roi, de faire sa cour aux princes de sang<sup>7</sup>.

Sans se départir de son humour, qui n'est pas incompatible ici avec une forme de tendresse pour les personnages, le narrateur rend hommage à un certain esprit d'enfance tout à fait propice au bonheur qui parfois ne lui survit pas :

La princesse, vénérée par toutes les religieuses à l'égal du Saint-Sacrement, s'était montrée espiègle comme toutes les enfants de son âge ; M<sup>lles</sup> de Gréaulme et de Carvoisin avaient su la faire rire aux francs éclats par quelques anecdotes de leurs années de pensionnat, et elle daigna faire part de son désir de la revoir lorsque M<sup>lle</sup> Carvoisin prit congé, ce qui la rendait si pleine d'une radieuse assurance en redescendant vers Paris, indifférente aux durs cahots dont son fiacre la secouait à chaque ornière<sup>8</sup>.

Cette conception de l'enfance correspond bien à ce que les historiens ont mis en évidence sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, comme la période de « l'invention » de l'enfance, aussi bien dans la peinture que dans la littérature, mais aussi plus généralement dans la société où l'on reconnaît une spécificité à l'enfant, sans plus le percevoir seulement comme un adulte en miniature. Le catalogue de l'exposition *L'Enfant chéri au siècle des Lumières*<sup>9</sup> apporte sur ce sujet un éclairage bien utile. On est bien loin ici du monde des tuteurs de la jeune orpheline, qui ne sauront pas conserver à ce bonheur de l'amitié entre deux très jeunes filles leur fraîcheur et leur gratuité initiales de don pour rien et sans contrepartie sociale. La relation va se trouver presque immédiatement monnayée conformément à leur système de valeurs, qui domine au XVIII<sup>e</sup> siècle, et que résume l'extrait suivant :

[M<sup>me</sup> d'Achy] ajoutait, toujours avec des soupirs, que l'honneur était bien la moindre des choses, mais qu'il ne fournissait pas le pain. Elle en voulait pour exemple M. d'Achy lui-même, lequel, en dépit de ses talents, n'avait jamais pu percer, faute d'avoir su intéresser suffisamment les commis des ministères.

La jeune fille avait, [...] très vite, relevé le recours très fréquent à certains mots, tels que : illustration, faveur, appartenance, appui, soutien, intercession, protection, bienveillance, sollicitation, parrainage, commensalité, etc. Ils émaillaient quasiment toutes les conversations, quels qu'en soient les interlocuteurs et l'objet<sup>10</sup>.

---

7. *Ibid.*, p. 22.

8. *Ibid.*, p. 23.

9. C. Kayser, X. Salmon, L. Hugues, *L'Enfant chéri au siècle des Lumières : après l'Émile*, L'Inventaire, 2003. L'exposition du même nom eut lieu au Musée de Marly-le-Roi au printemps 2003.

10. P. Houdion, *op. cit.*, p. 18.

La société apparaît comme le monde où il faut savoir demander, faute de quoi on risque de sombrer, sans soutien, dans un vide social proche de la mort, et que le roman présente en des termes presque métaphysiques, en rapportant une discussion entre l'héroïne et une de ses voisines à la Maison des Petites Récollettes où elles résident :

Un jour que la jeune fille s'était récréée, presque malgré elle : « Madame ! Il faut donc que vous demandiez ! Je crois que je ne saurai jamais le faire ! » M<sup>me</sup> de Martinville l'avait regardée, tombant des nues : « Mon enfant, mais tout le monde demande sans cesse ! C'est ce qui fait aussi la marche de l'État ! Si vous vous contentez d'attendre sans rien dire, comment voulez-vous qu'on vous distingue du néant<sup>11</sup> ?

M<sup>lle</sup> de Carvoisin tient pourtant à préserver sa relation avec son illustre amie de ce monnayage triomphant partout et qui semble être le ressort essentiel de la vie sociale :

Elle renouvela ses visites à l'abbaye [...] se bâtissant un personnage autant vertueux qu'aimable et, par-dessus tout, se gardant toujours de rien demander. Elle sentit bientôt que la bienveillance de M<sup>lle</sup> de Penthièvre se transformait en vraie confiance, à la façon dont celle-ci la consultait volontiers et paraissait méditer ses avis, sur le choix d'une lecture ou d'un présent qu'elle voulait faire à quelqu'un de son entourage<sup>12</sup>.

La conception de l'amitié défendue ici emprunte beaucoup à la réflexion et à l'idéal des moralistes du xvii<sup>e</sup> siècle, et se heurte à une vision utilitaire qui en fait un objet d'échange et lui fait perdre toute gratuité. C'est en pressentant cette différence que l'héroïne cherche à atténuer l'éclat de cette relation d'élection amicale à ses tuteurs :

Elle avait bien senti qu'elle ne pourrait manquer de parler à ses cousins de M<sup>lle</sup> de Penthièvre et de la faveur dont son amie Gréaulme paraissait jouir. Elle ajouta aussitôt qu'il était impossible d'approcher l'auguste pensionnaire [...]. M. et M<sup>me</sup> d'Achy s'en contentèrent, et aux mots d'amitié relatifs à M<sup>lle</sup> de Gréaulme, M<sup>me</sup> d'Achy déclara, d'un ton sentencieux, que l'amitié des princes était une légende : « Lorsque nous les servons, ils s'en souviennent parfois ; pour leur amitié, ils ne la donnent jamais ! » Tous trois convinrent, cependant, que M<sup>lle</sup> de Gréaulme serait peut-être un jour l'intermédiaire indispensable, dont le truchement aiderait à faire la différence, pour des moments ou des situations où l'on pourrait avoir recours à elle, et que c'était donc là un commerce à entretenir nécessairement. Cependant M<sup>lle</sup> de Carvoisin avait bien décelé, dans la répartition de sa cousine, comme un fond d'aigreur, qui la fit se féliciter du soin qu'elle avait pris de passer sous silence la bienveillance de Son Altesse à son endroit<sup>13</sup>.

Le lecteur est sensible ici à toutes les variations synonymiques autour de l'amitié, comme si la nommer expressément revenait à la dégrader en vil « commerce »

11. *Ibid.*, p. 19.

12. *Ibid.*, p. 24.

13. *Ibid.*, p. 22-23.

(comme le prouvent aussi les mots « truchement » et « recours » qui font d'elle une carte décisive à jouer dans le jeu social) : « faveur » et « bienveillance » sont les mots du discours intérieur de l'héroïne qui ne veut pas les salir au contact du monde. La conception du bonheur qui se fait jour ici, c'est celle d'un bien à garder secret, et presque derrière ses lèvres, à ne pas partager avec ceux qui ne sont pas à la hauteur de ses exigences.

Quand M<sup>lle</sup> de Penthièvre rencontre « son grand cousin, le duc de Chartres », elle le trouve « magnifique<sup>14</sup> ». Mais après la mort de son frère aîné, sans héritier, « elle était devenue le plus riche parti de France », ce qui modifie la donne et la met au cœur des affaires de l'État :

Ce qui n'avait été que l'embarrassante lubie d'une fillette dépassait désormais de beaucoup sa personne et se muait, pour le public, en vrais calculs d'intérêts politiques et financiers. Au demeurant, l'héritière approchait de sa seizième année. Elle était rien moins que charmante, possédant toutes les grâces de son jeune âge, en dépit de son nez orgueilleusement aquilin, qui annonçait son ascendance aussi clairement que son blason<sup>15</sup>.

Après ce qui est aussi un mariage d'amour, la « familiarité » de M<sup>lle</sup> de Carvoisin avec la « duchesse de Chartres et première princesse du sang » fait sur le public « l'effet d'une sorte de pentecôte », comme si, précise le narrateur avec humour, « une flammèche de toute-puissance vacillait au-dessus de son front<sup>16</sup> ». Son bonheur repose alors sur le sentiment, sans doute illusoire, d'une forme de pouvoir, dont elle ne semble pas entièrement dupe pour autant :

Elle retrouvait là cette manière d'ascendant qu'elle avait assez tôt éprouvé sur ses compagnes de Saint-Cyr. Pleine de cette secrète jubilation que procure l'illusion de tirer des ficelles pour ébranler des mécaniques, elle finit par se faire gloire de ses dons. Il était pourtant bien nécessaire d'entretenir la source d'où elle puisait sa force<sup>17</sup>.

Là encore, la variation synonymique autour du mot bonheur est tout à fait intéressante, la « jubilation » étant peut-être une forme particulièrement juvénile de cet état. L'image des « mécaniques » à « ébranler » doit beaucoup à la lecture des moralistes, mais aussi de Saint-Simon. Ayant félicité la nouvelle duchesse pour son mariage, elle reçoit d'elle une réponse particulièrement importante dans le roman, puisque le billet « écrit de sa main » est recopié en son début, et pour partie, précisément à la toute fin, comme pour dire la vanité de toutes ces protestations d'amitié éternelle, pour le dire dans les mots d'Alceste dans *Le Misanthrope* :

---

14. *Ibid.*, p. 21.

15. *Ibid.*, p. 22.

16. *Ibid.*, p. 28.

17. *Ibid.*, p. 28.

*DU PALAIS-ROYAL, CE 10 MAI 1769*

*J'ai reçu avec plaisir, Mademoiselle, les compliments que vous me faites sur mon mariage. Je suis trop persuadée de votre attachement pour moi, pour douter qu'il ne soit très sincère, ainsi que les vœux que vous formez pour mon bonheur. Je vous en fais bien des remerciements et vous assure, Mademoiselle, que je conserverai toujours les sentiments que j'ai pour vous*<sup>18</sup>.

Ayant perdu son enfant et son mari, l'héroïne a eu tout le temps d'être déniaisée d'une conception du bonheur qui la caractérisait dans sa jeunesse, c'est-à-dire au début du roman, et elle sait désormais que les promesses les plus brûlantes ne sont plus que cendres si on les regarde avec l'œil éclairé et rétrospectif de l'avenir, impossible à avoir, et pour cause, dans ses jeunes années :

Assise à son bureau, rêveuse comme toujours, M<sup>me</sup> de Bombelles caressa les lettres de son mari. Elle prit ensuite celles qu'elle gardait du Palais-Royal, les relut une à une, les jetant à la suite, une à une, au feu qui brûlait dans l'âtre. Il se trouva que la dernière qu'elle relut ce jour-là fut la première qu'elle avait reçue, aux Petites Récollettes : « *J'ai reçu avec plaisir, Mademoiselle, les compliments... je vous assure que je conserverai toujours... tous les sentiments que j'ai pour vous.* » À les relire ainsi, elle se rendit compte, pour la première fois, combien ces formules vides étaient adroites : elles constituaient des sortes de miroir, qui ne reflétaient que ce que l'on avait envie d'y lire. Souriant, parce qu'en y songeant, elle se moquait un peu d'elle-même, elle tendit ce dernier billet à la flamme. FIN<sup>19</sup>.

La position stratégique de ce billet permet de reconsidérer le sens du mot « bonheur », dans le trajet qu'il fait depuis le billet original jusqu'à son évocation de la fin. Ne peut-il faire l'objet que de « compliments » et de « vœux » mondains, pris dans des formules qui le dessèchent et lui font perdre sa valeur incarnée dans la vie ? Le bonheur de bénéficier de la bienveillance d'un grand brouille l'évaluation des qualités propres d'une personne, ce que l'héroïne remarque avec une ironie très savoureuse pour le lecteur, quand elle fait l'objet de l'intérêt du vicomte de l'Estang qui compte profiter de la faveur dont elle jouit auprès de la duchesse :

Elle se demandait qui, de la duchesse de Chartres ou d'elle, M. de l'Estang voulait épouser en fin de compte. Se tournant alors vers sa parente, elle fut frappée de l'expression qu'elle lui trouva : le visage ravagé de contrariété, le regard flamboyant, M<sup>me</sup> d'Achy semblait avoir été changée en statue de la Haine<sup>20</sup>.

À la fin du roman, elle tente sans grand espoir de retrouver les bonnes grâces de son ancienne amie, dans une lettre dont la dimension rhétorique n'empêche pas la sincérité des sentiments : « *et mon bonheur renâtra avec la faveur d'agrèer l'assurance du profond respect avec lequel je suis, de Votre Altesse la très humble ser-*

18. *Ibid.*, p. 28-29.

19. *Ibid.*, p. 132.

20. *Ibid.*, p. 87.

*vante*<sup>21</sup> ». L'effet produit par cette lettre sur la duchesse de Chartres est expliqué au moyen d'un discours indirect libre où on sent l'ironie du narrateur qui porte sur son ingratitude et sa lâcheté une condamnation implicite :

Elle se serait bien passée de cette revenante, qui lui rappelait un moment pénible, dont elle n'était pas heureuse. Et puis ces gens avaient prouvé qu'elle avait eu tort. Il n'est jamais adroit de donner tort à une altesse, car ce sont là des choses qu'elle ne peut oublier<sup>22</sup>.

On voit ici comment le « bonheur » espéré par l'une bute sur l'adjectif « pas heureuse » qui caractérise l'état d'esprit de l'autre au sujet de cette affaire. Quand les intérêts diffèrent, le « bonheur » ne peut donc plus se partager, ce qui prouve qu'il n'est pas, dans cette société hiérarchisée et réglée, une valeur en soi, immuable et universelle, que l'on pourrait partager dans tous les états sociaux et sur laquelle tous pourraient s'entendre. Tout l'art de ce roman est de le suggérer, sans jamais s'appesantir en discours théoriques ou en développements historiques plaqués sur les événements. Il ne s'agit en rien d'un roman à thèse, et tout l'art du romancier consiste dans ce travail des voix narratives et de l'ironie qui permet de savoureuses évaluations et réévaluations, ou dévaluations au fil du récit.

Le deuxième phénomène marquant dans la représentation du bonheur au sein de ce roman est la défense d'un bonheur de l'amour en dépit des conventions sociales et des intérêts des familles, dont on a vu tout le poids dans les analyses qui précèdent. Quand l'héroïne et le héros s'aperçoivent de leurs sentiments réciproques, les phrases s'enchaînent dans une sorte de tourbillon émerveillé qui vise à écarter tous les obstacles de la société à cet amour partagé et sincère :

Elle lui dit tout à la fois : qu'elle était follement heureuse de l'avoir rencontré, et de l'amitié qu'il lui portait [...]. Il l'écoutait comme s'il avait entendu une musique céleste. [...] Ils convinrent qu'ils devaient se conduire avec prudence et décence, afin d'éviter tout éclat jusqu'à ce qu'ils puissent, sans inconvénient ni opposition, rendre publique leur intention<sup>23</sup>.

Le mariage d'amour, très peu développé dans cette société où les alliances des familles sont avant tout régies par l'intérêt et la perpétuation ou l'acquisition d'un patrimoine ou d'un nom, constitue une valeur nouvelle à défendre contre bien des périls. M<sup>lle</sup> de Carvoisin essaie de le faire valoir aux yeux de la duchesse de Chartres qui en a fait aussi l'expérience, et devrait ainsi mieux la comprendre et prendre son parti :

---

21. *Ibid.*, p. 127.

22. *Ibid.*, p. 129.

23. *Ibid.*, p. 64.

Elle ajouta qu'elle était bien heureuse d'avoir su plaire à la duchesse de Chartres, car sa bienveillance constituait la meilleure protection dont on pût se prévaloir. D'ailleurs, elle se promettait de lui faire part bientôt de son bonheur et de solliciter respectueusement son soutien. [...] Elle attendait d'entrer, sous peu de semaines, en possession de ses biens, pour tâter le terrain, afin d'avouer cette inclination et demander de pouvoir s'unir à lui. Elle avait terminé en espérant que Son Altesse comprendrait ce qu'elle pouvait éprouver, ayant eu elle-même le bonheur d'épouser l'élu de son cœur<sup>24</sup>.

Cet argument pèsera effectivement beaucoup, la duchesse avouant plus tard « qu'elle avait aidé à un mariage d'inclination, sachant le bonheur qu'il y avait d'épouser qui l'on aimait<sup>25</sup> ». Énumérant tous les moyens de se voir et de se faire passer des billets, les deux amoureux, pas encore mariés donc, « s'amusèrent beaucoup de cette conspiration qu'ils ourdissaient pour leur bonheur, se séparèrent à grand-peine, et chacun continua de rêver à l'autre de son côté ». Il y a loin de ce bonheur véritable et actif à sa pâle copie exigé par les conventions sociales de l'Ancien Régime. Quand le 20 février 1770, M<sup>lle</sup> de Carvoisin est reçue par la duchesse de Chartres à qui elle est allée faire sa cour, elle est attentive à toutes les personnes « bien mises » qui attendent avec elle : « tout indiquait en elles ce soin de plaire et de paraître à son avantage, et d'abord en inspirant ce sourire immuablement heureux commandé par l'étiquette<sup>26</sup> ». On comprend d'autant mieux le coup d'éclat que constitue la décision commune des deux amoureux de « forcer le destin<sup>27</sup> » : M. de Bombelles va en effet l'enlever et l'épouser, comme dans les romans, « la mettant ainsi hors d'atteinte des manigances de ses tuteurs<sup>28</sup> ». Elle les a avertis peu avant qu'elle « s'occuperait seule et entièrement de son propre établissement<sup>29</sup> ». Au milieu des embûches de leurs familles, que le narrateur appelle des « mines<sup>30</sup> », en particulier quand on fait croire, par le biais de la calomnie, que le marquis de Bombelles est bigame, leur bonheur reste indestructible : le marquis est ainsi « profondément bouleversé, et profondément heureux, de voir que, pas un seul instant, sa femme ne mit en doute la foi qu'il lui avait jurée<sup>31</sup> ». Une autre « mine », ou « moyen de nuire » (où l'on retrouve un écho du titre, comme dans cette remarque ironique du narrateur sur M<sup>me</sup> d'Achy : « Le besoin de nuire la

---

24. *Ibid.*, p. 65-69.

25. *Ibid.*, p. 110.

26. *Ibid.*, p. 80.

27. *Ibid.*, p. 91.

28. *Ibid.*, p. 91.

29. *Ibid.*, p. 87.

30. *Ibid.*, p. 106.

31. *Ibid.*, p. 107.

rajeunissait<sup>32</sup> ») a pour effet d'« uni[r] à tout jamais M. et M<sup>me</sup> de Bombelles<sup>33</sup> ». Ils tentent sans espoir de se justifier des mensonges par lesquels leurs ennemis ont essayé de les perdre aux yeux de la duchesse de Chartres. Le bonheur apparaît alors comme la base de toute résistance à l'ordre dominant et injuste de la société et des familles sur lesquelles elle s'appuie en voulant préserver leurs intérêts :

Leurs lettres n'appelaient pas de réponse ; aussi n'en attendirent-ils pas, et s'en trouvèrent étrangement soulagés. Ils patientèrent jusqu'à l'arrêt du parlement, c'est-à-dire pendant de longs mois, vivant ensemble, heureux comme jamais ils ne l'avaient été auparavant (et pourtant ils l'avaient été déjà beaucoup) malgré la gêne et le manque de presque tout dans lesquels ils se trouvaient. En dépit des épices abondamment répandues par leurs ennemis, cet arrêt fut rendu en leur faveur, consacrant définitivement la légalité de leur union et permettant ainsi à M<sup>me</sup> de Bombelles de recouvrer ses biens. Rien n'indique, à ce sujet, qu'une auguste intervention les favorisa. Rien n'interdit non plus d'y rêver<sup>34</sup>.

Tout le charme romanesque de ce paragraphe naît de l'incertitude finale, que le narrateur se garde bien de résoudre et qui renvoie le roman à ce monde des possibles par lequel on le définit souvent. Ce défaut d'informations qui explique pourquoi le narrateur ne tranche pas pour juger ses personnages permet aussi de garder une nuance grise à la vérité, loin des oppositions manichéennes et des leçons de morale claires et univoques des romans à thèse.

Le récit accorde une large place aux bonheurs de la vie privée, notion qui prend de l'importance au XVIII<sup>e</sup> siècle, à côté de celle d'intime, et qui a été étudiée par les historiens à la fin du siècle dernier, au même titre que la vie politique et celle des institutions. Au premier rang de ces bonheurs privés, on peut ranger la maternité, évoquée aussi bien à propos de la duchesse de Chartres qui « sentait son enfant remuer beaucoup en elle ; depuis quelque temps, elle en était à la fois heureuse et terrifiée<sup>35</sup> ». Quant à la grossesse de M<sup>me</sup> de Bombelles, le lecteur l'apprend au détour d'une lettre à propos de ses ennemis qui « *mettent en avant les devoirs de la bienséance, et oublient ceux de la charité chrétienne, de l'humanité, et ceux d'une femme sur le point d'être mère*<sup>36</sup> ». La famille apparaît ainsi comme une valeur à opposer à celle de la parentèle ou du clan qui ne sont liés que par des intérêts d'argent, alors que le cercle familial intime et nucléaire développe d'autres qualités et d'autres perceptions et images du bonheur :

---

32. *Ibid.*, p. 115.

33. *Ibid.*, p. 120.

34. *Ibid.*, p. 123.

35. *Ibid.*, p. 109.

36. *Ibid.*, p. 121.

Ils s'établirent en province, et tout d'abord à Landau, souvenir glorieux des armes du Grand Roi, ville française enclavée en terre d'empire, M. de Bombelles ayant pris du service dans le régiment de l'impératrice et reine. M<sup>me</sup> de Bombelles donnait tous ses soins à leur fils, né peu avant leur départ de Paris, un enfant caressant et plein de feu, en tout le portrait charmant de son père. Lui, attendait impatiemment qu'il ait suffisamment grandi pour former son bras et lui apprendre à monter. Il emmenait le petit garçon dans les prés; il lui désignait les oiseaux et leurs chants, les insectes et les plantes, lui apprenant à composer de petits bouquets sauvages pour les offrir à sa maman. Elle, de son côté, lui montrait l'écriture dans les livres et ressentait un doux orgueil à mesurer ses progrès et à voir, tous les jours, s'éveiller son intelligence<sup>37</sup>.

Dans ces circonstances, la mort de leur enfant prend une dimension nouvelle dans cette société où elle n'a pourtant rien d'exceptionnel, comme l'explique très bien le narrateur au détour d'une phrase qui résume l'évolution des mentalités dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, liée sans doute à une nouvelle conception de l'enfant, et même du nouveau-né: « Cette sorte d'accident, pourtant très habituelle, était devenue infiniment plus pénible, par la contagion de sensibilité qui commençait alors à se répandre dans toutes les classes<sup>38</sup>. » Ce malheur, pourtant commun à l'époque, permet d'articuler les termes de bonheur et de mélancolie dans une opposition où chaque terme rend l'autre plus éclatant. Quand la duchesse de Chartres perd son enfant à la naissance, son entourage lui dit simplement qu'« elle était désormais un petit ange au Ciel<sup>39</sup> ». Ces mots lénifiants et convenus ne lui apportent aucune consolation et ne l'empêchent pas de souffrir irrémédiablement :

Elle était revenue, mais changée, plus hautaine, plus brusque, moins attentive à ce qui n'était pas son malheur. Bien plus que son mariage, cette douleur l'avait fait entrer dans un monde adulte, dans lequel les bergeries et les colifichets ne constituaient plus l'essence de l'existence, étant seulement les pauvres moyens de s'en consoler. Les premiers signes de cette mélancolie, dont elle tenait les germes de son père, apparurent alors<sup>40</sup>.

Au milieu de leurs difficultés sociales et financières, M. de Bombelles est « déchiré de voir ainsi souffrir [sa femme], en dépit des efforts qu'elle faisait pour paraître gaie et heureuse comme auparavant<sup>41</sup> ». Les deux champs sémantiques antithétiques semblent trouver malgré tout une unité et une résolution dans un « paraître » qui n'est plus celui, austère et sclérosant de la société, mais la simple décision de faire face. L'opposition entre bonheur et mélancolie apparaît également dans le bref portrait d'un personnage secondaire, dont les malheurs conjugués ne doivent pas transparaître sur la scène sociale :

37. *Ibid.*, p. 125.

38. *Ibid.*, p. 125-126.

39. *Ibid.*, p. 118.

40. *Ibid.*, p. 118.

41. *Ibid.*, p. 106.

Née princesse de Modène, M<sup>me</sup> la comtesse de la Marche était une femme de beaucoup d'esprit et de jugement, et parfaitement bonne. Son air perpétuellement solennel et grave dissimulait la tristesse de l'abandon dans lequel la tenait son mari, qui l'avait épousée par force et ne lui montrait aucune prévenance<sup>42</sup>.

Si la conjugalité peut mener une femme au désespoir, elle est aussi promesse de bonheur, comme le devine M<sup>lle</sup> de Carvoisin quand on lui demande d'intervenir auprès de la duchesse de Chartres pour obtenir son appui : « Combien il serait malséant d'importuner une jeune femme toute à la consommation de son bonheur, avec des nominations à des cures<sup>43</sup> ! » Devenue femme à son tour, elle reste attachée malgré l'adversité à cette vision heureuse de la vie conjugale, comme le montre cet extrait de lettre : « *Et quand je serais sûre de mourir sur la paille, je n'en chérirais pas moins les liens qui m'ont unie à M. de Bombelles, lui connaissant des qualités qui le justifient à mes yeux de toutes les horreurs que le public vomit contre lui*<sup>44</sup>. » Ces bonheurs de la vie privée subsistent au-delà de la mort de l'enfant et du mari, même si c'est dans une forme d'engourdissement en demi-teintes, pourtant bien loin du malheur auquel on pourrait penser que le deuil a conduit l'héroïne. À lire l'extrait suivant, on voit se superposer une forme de bonheur à la mélancolie, conjonction qui annonce sans doute certains traits du romantisme :

La vie de M<sup>me</sup> de Bombelles était régulière et monotone. Elle gardait, dans le gradin de son petit bureau, tout le paquet des lettres que son mari avait pu lui écrire. Elle ne les relisait jamais, les connaissant toutes par cœur ; elle se contentait de caresser la liasse d'un doigt léger, en souriant rêveusement. Où qu'ils fussent, elle serait toujours avec lui, et avec leur enfant<sup>45</sup>.

Un des autres couples antithétiques structurants dans le roman, même s'il est plus secondaire, est celui formé par le bonheur de la jeunesse auquel s'oppose non le malheur, mais la haine liée à la vieillesse. C'est sous ce signe que s'ouvre le roman, dans un incipit qui est un petit bijou d'écriture ironique, tout entier articulé autour de ce diptyque :

Tout, dans la personne de M<sup>me</sup> d'Achy, annonçait son refus farouche de l'âge, sa volonté de paraître charmante, avec néanmoins un certain quant-à-soi de prudence, légère concession de sa part à l'évidence de l'envol de sa première fraîcheur, mais qui la conduisait, malgré toute sa réticence, au statut cruel d'ancienne jolie femme. [...] Elle en était venue au point de ne plus pouvoir tolérer le moindre air de jeunesse chez les autres femmes de sa parenté et de son entourage. Et quand la malchance conjugait ce bonheur aux traits de la beauté, cela lui devenait plus qu'intolérable : cela la rendait ivre de jalousie et de méchanceté, ce que la prudence la forçait de dissimuler aux yeux de

---

42. *Ibid.*, p. 100.

43. *Ibid.*, p. 33.

44. *Ibid.*, p. 121-122.

45. *Ibid.*, p. 126.

tous, grâce à ce sourire empreint de mélancolie qu'elle avait récemment adopté, à peine démenti par l'acuité de son regard, seule mise en garde qu'elle n'avait pas encore su adoucir<sup>46</sup>.

Le bonheur dans le roman apparaît également sous la forme de la « Providence », conformément à tout un courant qui y voit ce que Robert Mauzi appelle « la justification de l'inégalité », dans son chapitre sur « Bonheur et condition sociale<sup>47</sup> ». L'héroïne est bien représentative de son milieu et de ses convictions philosophiques, profondément inégalitaires. Le charme de ce roman tient sans doute à son refus de rendre à tout prix ses personnages sympathiques et conformes à notre goût et à nos valeurs « modernes », après le triomphe de « l'individu démocratique » qui est né à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le sillage de l'œuvre et de la vie de Rousseau, de sa vie comme œuvre aussi bien, idée sur laquelle Stéphane Audeguy a construit son roman *Fils unique*<sup>48</sup>. Comme il le dit dans un entretien : « C'est un roman comique (au sens riche que l'on donnait à ce mot au XVII<sup>e</sup> siècle). C'est aussi un roman généalogique de cette figure étrange, parfois grandiose, souvent irritante, qu'on nomme l'individu démocratique<sup>49</sup> ». C'est en fonction des préjugés et des idées de son époque et de son état que la jeune héroïne envisage la société, et justifie ses inégalités les plus grossières :

M<sup>lle</sup> de Carvoisin entrait à plein dans toutes les certitudes du rang dans lequel elle était née. Elle estimait immuable, naturel et parfait, l'ordre que la Providence avait établi dans ce monde, simplement parce qu'elle l'avait trouvé tel en ouvrant les yeux, n'ayant de reste jamais réfléchi à des possibilités qu'il pût être autre. [...] Quant à cet ordre universel auquel elle tenait, elle s'étonnait seulement de la difficulté qu'il y avait à le reconnaître autour de soi, tant chacun paraissait s'ingénier à vouloir tout confondre pour se hisser à des états hors de sa propre condition, et de la facilité apparente avec laquelle ces usurpations réussissaient, la plupart du temps<sup>50</sup>.

L'inégalité sociale semble se justifier, comme au siècle précédent, dans la perspective d'une finalité providentielle. Robert Mauzi montre qu'elle relève au XVIII<sup>e</sup> siècle d'une autre finalité, « dans la mesure où elle est jugée nécessaire à l'équilibre de la société et à son bien-être ». Et il ajoute : « Bien loin d'être disqualifiée comme une injuste survivance, l'inégalité est proclamée facteur de progrès. Le bonheur de la communauté exige la dépendance de toute une catégorie d'individus<sup>51</sup> ». On trouve ainsi dans la *Politique naturelle* de d'Holbach l'idée que l'inégalité, « loin de nuire, contribue à la vie et au maintien de la société ». Ce livre

46. *Ibid.*, p. 7.

47. *Ibid.*, p. 149.

48. S. Audeguy, *Fils unique*, Gallimard, 2006.

49. « Rencontre Stéphane Audeguy-Dominique Paschal », *Page des libraires*, septembre 2006.

50. P. Houdion, *op. cit.*, p. 53-54.

51. R. Mauzi, *op. cit.*, p. 153.

développe la double justification, naturelle et finaliste, de l'inégalité: « non pas invention perverse des hommes, mais simple imitation de la nature; non pas instrument d'oppression, mais Providence collective<sup>52</sup> », commente Robert Mauzi. L'intérêt du roman de Pierre Houdion est aussi de rompre avec une vision irénique et idéale du siècle des Lumières, reconstruit aujourd'hui à l'aune de nos propres idéaux républicains. À la limite, on pourrait dire que même en 1789, l'égalité n'est pas encore à l'ordre du jour. D'Holbach, que l'on ne classe pourtant pas dans le courant anti-philosophique peut ainsi écrire: « La société, de même que la nature, établit une inégalité nécessaire et légitime entre ses membres. Cette inégalité est juste, parce qu'elle est fondée sur le but invariable de la société, je veux dire sur sa conservation et son bonheur<sup>53</sup> ». Le commentaire proposé par Robert Mauzi sur ces phénomènes devenus scandaleux pour nous est très éclairant:

On peut se demander comment la « sensibilité » du siècle accepte sans s'émouvoir certains aspects révoltants de l'inégalité des conditions. [...] Il importe de ne pas lancer l'anathème aux hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle, simplement parce qu'ils ne pensent pas et surtout ne *s'émeuvent* pas comme nous<sup>54</sup>.

Ces explications et ces éclaircissements contextuels permettent de comprendre que l'héroïne du roman puisse être un personnage sensible et sensé, rendu sympathique au lecteur dès les premières pages – et aussi en raison du contraste avec sa cousine M<sup>me</sup> d'Achy –, et avoir ce qui ne s'appelle pas des « positions politiques » apparemment si impitoyables. L'habileté du romancier est de rendre vivantes les contradictions et les apories du siècle.

Il faut dire un mot enfin du bonheur de la lecture, qui concerne aussi bien les personnages, que le lecteur lui-même, pour qui il est lié alors à des bonheurs d'écriture dans ce roman au style particulièrement soigné et efficace qui manifeste un goût certain pour la langue du XVIII<sup>e</sup> siècle et une capacité admirable à en retrouver quelques inflexions. Les lectures de la jeune héroïne sont données comme une partie de son portrait moral, avec un soupçon d'humour devant leur caractère hétéroclite bien conforme aux contradictions et paradoxes du lectorat féminin au XVIII<sup>e</sup> siècle:

[M<sup>lle</sup> de Carvoisin] ne lisait pas les utopies ni les absurdités que diffusaient certains libraires, ignorait les pamphlets [...]. Pour ses lectures, elle s'en tenait aux pièces de Corneille et de Racine, dont elle avait tout le théâtre dans sa chambre, dans de jolis petits volumes bleus

---

52. R. Mauzi, *op. cit.*, p. 154.

53. D'Holbach, *op. cit.*, § 39.

54. R. Mauzi, *op. cit.*, p. 156-157.

brochés, dont elle ne se lassait pas. Elle lisait souvent, aussi, son Plutarque, et quelques autres livres d'histoire. Sans oublier *Gil Blas*, et *La Vie des saints*, naturellement<sup>55</sup>.

L'humour se manifeste également dans l'évocation de l'enthousiasme tout littéraire de la duchesse de Chartres, quand l'héroïne lui demande son aide dans son conflit avec ses tuteurs à propos de M. de Bombelles :

Elle se crut bientôt transportée dans l'un de ces romans sentimentaux qu'elle avait désormais le droit de lire, et dont elle raffolait, lorsqu'il [M. Fontaine, son secrétaire] lui rapporta son récit : cette demoiselle était venue le trouver avec assez d'alarme ; elle l'avait conjuré de ne parler à personne d'autre qu'à son Altesse de sa démarche ; que, depuis quelque temps, elle se trouvait en but à la sourde hostilité de son tuteur et de sa femme, sans qu'elle s'en expliquât la raison ; que, pourtant, elle pensait que cette raison se trouvait dans les comptes prochains que son parent devrait lui rendre de la gestion de son héritage ; que, selon toute apparence, ils cherchaient des prétextes, et que, peut-être, ils les avaient trouvés dans l'inclination réciproque qu'elle partageait depuis peu avec un gentilhomme<sup>56</sup>.

La dimension romanesque de cette intrigue sentimentale est soulignée par la syntaxe en polysyndète et par l'accumulation de subordonnées qui, si elles alourdissent un peu la phrase, produisent également toutes les circonstances d'un bon roman et d'une bonne intrigue, touffues, embrouillées, avec des caractères bien définis et opposés : de l'amour, de l'argent, une jeune fille et un jeune homme amoureux contre la famille qui s'oppose à cet amour... Tous les éléments sont réunis pour produire un roman sentimental comme ceux qui connaissent une si grande vogue dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier auprès du public féminin. L'auteur de *L'Art de nuire* fait de cette façon signe malicieusement vers ce que son roman aurait pu être, s'il avait exploité cette veine, alors qu'il a choisi au contraire une forme de sécheresse et d'épure stylistique plus conforme à une vision du monde marquée par le pessimisme des moralistes, et un refus des illusions sur une supposée bonté naturelle de l'homme.

Le goût de la duchesse de Chartres pour les lectures et les intrigues sentimentales est aussi un signe de sa grande jeunesse et d'une forme d'inconséquence de son caractère. Elle ne semble pas se rendre compte que de vraies personnes sont en cause dans cette aventure, où elle ne voit qu'un jeu. Ceci explique qu'elle les traitera finalement en personnages encombrants et secondaires quand la suite de l'histoire tournera mal pour eux. Plus que de longues explications psychologiques indigestes et faisant entrer trop de jugements de valeur très explicites, cet enthousiasme tout littéraire de la duchesse pour cette intrigue amoureuse permet sa caractérisation morale très précise, comme si le fantasme de tenir le rôle d'un personnage éclairait parfaitement la personne qui le développe :

55. P. Houdion, *op. cit.*, p. 53-54.

56. *Ibid.*, p. 68-69.

Elle allait jouer le personnage de l'un de ces proverbes de salon, dans lesquels il lui arrivait souvent de chanter ces ravissantes ariettes qu'elle aimait tant. Tous les caractères s'y trouvaient réunis : la pauvre orpheline, le méchant tuteur, la vilaine marâtre, le preux chevalier, la bonne fée (elle serait la bonne fée). Il lui serait agréable de présider au dénouement d'une aussi délicieuse aventure, d'autant plus qu'elle en connaissait l'héroïne et qu'elle l'estimait. Il y aurait du mystère. [...] Ce serait très amusant<sup>57</sup>.

L'ironie de la parenthèse souligne l'immaturation de la duchesse qui n'acceptera que les beaux rôles, et abandonnera le jeu quand la partie demandera plus de courage et présentera un caractère plus grave et donc moins « amusant ». Le passage illustre sans s'appesantir la fracture entre le monde des grands et celui des autres, qui ne sortent de leur « néant » qu'en fonction de la faveur des premiers, sujette à disparaître aussi vite et inexplicablement qu'elle est apparue.

Les nombreuses citations données dans notre démonstration et analysées parfois plus précisément sous un angle stylistique ont fait apparaître de grands bonheurs d'écriture dont on peut donner un dernier exemple pour finir, en renvoyant au discours pédant du notaire, truffé de mots latins qu'il fait passer dans sa bouche comme des bonbons<sup>58</sup>. Tout le ridicule pèse sur le personnage, mais le lecteur n'en admire pas moins la performance d'écriture de l'auteur dans cette page.

Le roman de Pierre Houdion se donne donc à lire comme une intéressante réflexion sur les formes et les dangers du bonheur dans la société hiérarchisée et codée du XVIII<sup>e</sup> siècle, pleine de contraintes et de contradictions. De nouvelles valeurs s'affirment et se cherchent, entrent en concurrence avec l'ordre ancien, ce qui produit un monde difficile à évaluer, aux infinies nuances de gris, même si la caractérisation de certains personnages apparaît bien tranchée. Faisant son miel de la lecture des historiens qui se sont intéressés à la vie privée et à son développement comme valeur nouvelle dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'auteur la met en scène de façon nuancée et précise et en montre l'importance dans la conception inédite du bonheur qui s'affirme alors. Pour autant son roman ne se laisse pas rattraper par le sentimentalisme en vogue dans ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle et propose un regard sans illusions sur cette société, marqué par la lecture des moralistes du Grand Siècle, et en particulier de La Rochefoucauld, qui a inspiré cette maxime bien pessimiste à Jules Renard dans son *Journal* : « Il ne suffit pas d'être heureux ; il faut encore que les autres ne le soient pas<sup>59</sup>. »

---

57. *Ibid.*, p. 69.

58. *Ibid.*, p. 73-74.

59. J. Renard, *Journal (1887-1910)*, 16 mai 1894, La Pléiade », Gallimard, 1965, p. 223.